Aide à la prédication
Dimanche 15 mars 2026
Laetare
Ésaïe 66,10-14
Bettina Cottin, pasteur en retraite

Le 4ème dimanche du temps de la Passion, « Laetare », est une sorte d'anticipation de Pâques, donnant tout son sens à la Passion. La double dimension mort-vie/résurrection, est exprimée par le verset de la semaine, Jean 12, 24 : « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

La situation du texte dans le livre d'Ésaïe

Les textes bibliques de ce dimanche sont assortis à cette dialectique. Aujourd'hui, nous lisons dans le dernier chapitre du livre d'Ésaïe une partie de l'annonce de la joie pour « Jérusalem ». Celle-ci personnifie le peuple juif de Juda, après le retour de l'exil, aux prises avec une réalité difficile dans le pays de leurs ancêtres qui furent jadis déportés. La deuxième et troisième partie du livre d'Ésaïe (« Deutéroésaïe » chapitres 40 à 55, « Tritoésaïe » chapitres 56 à 66, période de rédaction à partir du 5ème siècle av. JC), développe une théologie de Sion = Jérusalem vue sous le point de vue de la colline qui porte le Temple. On annonce à celle-ci le retour de la présence de son Seigneur (chapitre 40, qui s'ouvre sur le mot « consolez »), et le texte prophétique décrit les retrouvailles par des métaphores conjugales, Sion/Jérusalem étant ici l'épouse.

La métaphore maternelle

Notre péricope au chapitre 66 focalise sur la dimension maternelle. Les versets précédents, 7 à 9, décrivent un accouchement extraordinairement rapide et facile, donnant naissance à un fils/des fils, signifiant un basculement d'époque : l'avènement d'un temps de salut après le temps des épreuves. On nous rappelle la conviction générale que c'est Dieu qui « ouvre le sein maternel », donc les actes naturels et donneurs de vie dépendent en dernier lieu du Créateur.
Le contexte plus large est celui d'une critique cultuelle : les sacrifices licites sont mêlés à des actes illicites (v 3 : meurtre, sacrifice d'un chien, offrande de sang de porc, idolâtrie) qui témoignent d'un non-respect des prescriptions rituelles et par là, d'un détournement par rapport à Dieu et confiance en les seules capacités humaines.

L'auteur reprend alors à sa façon le construction ésaïenne du « reste » juste d'Israël (cf. És 6, 9-13), en opérant une nouvelle distinction entre ceux qui méprisent les voies du Seigneur et ceux qui les suivent. Ce sont ces derniers qui ont besoin d'encouragement et de consolation.

Dans notre péricope, les vv 10-13 décrivent la consolation par les images de l'allaitement puis du « câlin » maternels. Ces versets exhalent une sensualité sans détour, la mère métaphorique « Jérusalem » offrant une abondance de lait extraordinaire, par des seins aux dimensions « glorieuses ». Cependant, la perspective est ici celle des enfants/nourrissons. Non seulement le prophète les encourage à venir boire (cf. p.ex. És 55, 1ss), mais avant toute chose, il les appelle à se réjouir, à focaliser leur joie sur Jérusalem. Grammaticalement parlant, cette joie peut être comprise comme la condition d'accès à l'abondance du lait maternel (v 11 « afin que vous soyez allaités et rassasiés »). Théologiquement parlant, la confiance en Dieu et sa Promesse rend la joie possible, et par conséquent, le rassasiement, le regain d'une vitalité qui semblait perdue.
La métaphore du rassasiement sera ensuite sublimée par celle de la consolation, et l'allaitement, par le câlin sur les genoux, vv 12-13. Le v14 ajoute la dimension de la force de Dieu, qui fera voir sa « fureur » aux ennemis – un correctif par rapport à toutes ces images relevant du corps féminin ?[1]

Les métaphores féminines en général

Les écrits de Deutéro- et Trito-Ésaïe présentent un nombre élevé de métaphores féminines[2] pour parler de la relation entre Israël et son Dieu. Ces métaphores relèvent d'une large tradition de la littérature prophétique. De plus, une ville voire un peuple pouvaient, dans la tradition poétique, être figurés par une jeune femme[3]. Nous n'avons pas ici la place d'une analyse de fond, mais retenons quelques caractéristiques saillantes, qui peuvent aussi éclairer notre texte d'aujourd'hui.

Les figures métaphoriques de femmes sont représentées par des épouses, mères ou non. Les deux textes à l'imaginaire maternel les plus expressifs se trouvent dans notre chapitre 66 et dans le chapitre 49. Ici est présentée une maternité paradoxale : celle d'une femme réputée stérile mais qui voit « arriver » ses enfants – rappel du retour des exilés vers Sion.
Un autre exemple de situation maternelle rappelle les horreurs de la guerre : au chapitre 51, Jérusalem est décrite sous les traits d'une mère empoisonnée dont les enfants gisent morts dans les rues. L'image de la « coupe de la fureur » de Dieu déchiffre son sort comme une punition ; nous sommes ici

---

[1] Peut-être même que ces métaphores d'allaitement pouvaient faire penser aux divinités maternelles des autres religions et étaient de ce fait très osées…
[2] 49, 15.18.20-21 ; 50, 1-2 ; 51, 17-20 ; 54, 1-8 ; 62, 4-5 ; 66, 7-13. Plus la métaphore concernant Babylone, 47, 1-3.9
[3] Ici, Babylone, jeune femme malmenée et déshonorée, car dénudée et faisant un travail d'esclave

dans la symbolique de la tradition deutéronomiste, qui a retravaillé les livres prophétiques.

Dans d'autres passages, notamment celui du chapitre 54, nous trouvons une sorte de catalogue des horreurs, en fait des risques auxquels la condition féminine est exposée : cette femme que son époux a « abandonnée pour un petit instant » et qu'il vient reprendre (v7s), est désignée tour à tour comme stérile, veuve, répudiée, marquée par la honte[4]. Le passage met en valeur le même paradoxe qu'au chapitre 49 : la femme dite stérile a finalement plus d'enfants que la femme mariée / en situation standard. Au-delà de la cible de ces métaphores, à savoir l'action créatrice de Dieu qui donne à son peuple une nouvelle vie, ces textes rendent compte de la fragilité de la condition féminine dans la société de leur temps, et plus encore par temps de guerre et de situation précaire comme le fut, plusieurs générations auparavant, la déportation. La relation conjugale est également marquée, dans la métaphore, par la dissymétrie entre une épouse fragile et un époux source de toute vie, ce qui en son temps collait bien avec le sens théologique ciblé par la métaphore, mais qui rend la lecture pour nous plus difficile. Il est d'autant plus remarquable de voir qu'au v.13, Dieu s'identifie à la figure maternelle par son action de consolation. Ce renversement de la perspective n'est pas sans préparer la pensée de la Passion de Jésus-Christ.

Vers la prédication

Dans la situation politique précise où nous nous trouvons en ce mois de mars 2026, la métaphore de « Jérusalem » peut nous poser problème. Elle n'est pas en elle-même le focal de notre péricope, puisque le prophète reprend à son compte une tradition qui existait avant lui. Je proposerais une petite explication historique, pour ne pas induire les auditeurs sur des pistes erronées.

C'est peut-être la dimension de la consolation qui nous parlera le plus aujourd'hui. Que nous entrions dans le détail des métaphores ou que nous en restions aux vv 12-13, cette consolation apparaît comme le point de convergence de la conclusion du livre d'Ésaïe. La consolation sous-entend que les problèmes, les difficultés et les douleurs ne sont pas encore résolus ni terminés. Mais les humains, partenaires de l'alliance de Dieu, sont appelés à se placer autrement devant ces problèmes, à assumer autrement leurs souffrances. La consolation, mieux encore que le rassasiement, nous amène à la construction de la personnalité, à son accession à la résilience.
Il peut être intéressant de questionner plus loin l'image de la consolation typiquement maternelle. Est-ce qu'elle sous-entend un simple apaisement passager, un répit temporaire dans la tempête des drames, ou un éveil et un soutien aux force intérieures de l'enfant à faire face par lui-même aux difficultés, à découvrir des ressources pour supporter la douleur, à apprendre à s'orienter éthiquement et finalement à choisir, à travers tous les obstacles, le chemin de la vie ? La consolation est-elle une sorte de capitulation devant des circonstance que l'on croit ne pas pouvoir changer, ou l'expression d'une

[4] plus la très frappante : « honte du veuvage » !

solidarité profonde, qui finalement osera prendre Dieu au mot et commencer à changer ces circonstances ? Le livre d'Ésaïe appelle sans ambiguïté à faire confiance en Dieu, à suivre ses voies et à entrer dans la nouvelle vie qu'il offre. La consolation en signe le premier pas. Elle s'articulera, dans le langage du Nouveau Testament, à l'espérance, qui sait regarder au travers la Passion, vers la résurrection.

Bettina Cottin
Pasteure en retraite